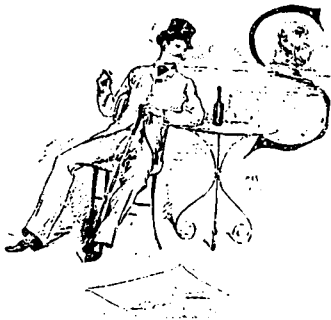


UNE SOIRÉE DE RACINE



OUS ce titre, Charles Fuster et Noël Bazan ont fait représenter, le 21 décembre dernier, à l'Odéon, un à-propos en vers, qui a obtenu un grand et légitime succès, et restera au répertoire. Nous en

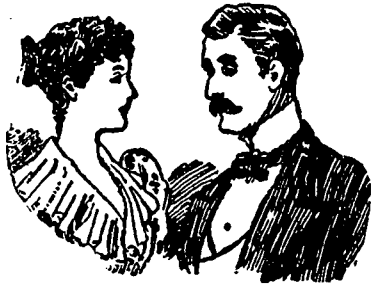
détachons la scène principale.

Avec beaucoup de sentiment et d'émotion, les auteurs ont mis en scène Racine, aigri, désabusé, embourgeoisé, après la chute imprévue de *Phèdre*, et Catherine, sa femme, douce et bonne, qui, jusqu'à cette heure, a feint de ne rien comprendre à l'art, aux travaux de son mari, pour ne point assombrir davantage le poète ulcéré. Mais cette *Soirée-là*, elle a surpris le secret de Racine ; il regrette son art, ses rimes et surtout la Champmeslé, son élève chérie, qu'il ne peut plus aimer par devoir ! Il exhale ses regrets amers, la vie lui est insupportable auprès de sa femme :

Je laisserai couler mon inutile vie
Auprès d'une niaise ; impuissant, incompris ;
Je vais ensevelir mes rêves en des bris ;
J'étoufferais mon œuvre.

Haletante, sur le seuil de la porte, Catherine contient ses sanglots, elle réprime à grand-peine

COMPLIMENT ÉQUIVOQUE



Elle. — Est-elle à la beauté ; mais Leda a la fortune.
Qu'allez-vous choisir entre les deux ?
Lui. — Ni l'une, ni l'autre. C'est vous que je veux.

les battements de son pauvre cœur triste. Mais quand Racine pousse ce cri de désespoir :

..... Je suis bien malheureux !

elle se précipite vers lui, en pleurant, et, lui passant le bras autour du cou, l'enlace avec amour. Racine, ému, épouvanté de ce qu'il vient de dire, se lève vivement, et la scène III, fort émouvante, commence :

RACINE

Qu'avez-vous ? Qu'ai-je dit ? Elle vient de m'entendre, Elle pleure, et pourtant je ne puis m'en défendre : C'est vrai, — Je m'interroge et je souffre... c'est vrai !

CATHERINE, doucement.

Eh bien ! si vous voulez, c'est moi qui m'en irai.

RACINE, avec étonnement.

Vous en aller ! Pourquoi ?

CATHERINE

Pour que vous puissiez croire Que, vous aimant d'abord, j'aime aussi votre gloire ; Oui, oui, je partirai, si je peux à ce prix Vous redonner à l'art dont vous êtes épris !

RACINE, ému.

Comment ?

CATHERINE

Oh ! je sais tout, je sais... Cette niaise Dont chacun se méfie ou se moque à son aise, Cette sottise touchait vos secrètes douleurs, Entendait vos soupirs et partageait vos pleurs. Quand je ne serai plus un obstacle au génie, Que j'ai fui, sans un mot de reproche en mes yeux, Quoi que vous en ayez, vous me comprendrez mieux.

(Racine fait un mouvement.)

Ne craignez plus : je pars, je courrai la tête, Je pars, pour vous laisser remonter jusqu'au faite ; Avec mon fils j'irai très loin, où vous voudrez, (Timidement.)

Et peut-être qu'alors c'est vous qui m'aimerez.

A LA LÉGÈRE



Gertrude. — C'est folie de ta part de dire que j'ai trente ans.

Odile. — Je sais une chose, dans tous les cas : c'est que tu es née en 1860.

Gertrude. — Qu'importe ! Tu discuterais cela jusqu'au jugement dernier, que je n'aurais pas vieilli d'une jour née.

RACINE

Suis-je assez las ? J'ai dit des choses tout près d'elle ! Faible, aveugle, envieux, et toujours infidèle ! Quel homme le théâtre aura-t-il fait de moi ? J'étais perdu d'orgueil, hélas ! Voilà pourquoi, Ingrat envers Molière, injuste envers Corneille, J'ai détesté, maudit d'une façon pareille, Empoisonné ma vie, et, doublement, Avec ma propre erreur, pétri le châtiment. Châté ! je le suis, et plus qu'on ne peut l'être. Souffrir ! faire souffrir ! mieux vaut ne pas naître ? J'aurais dû, — j'ai bercé ce rêve au temps heureux, Naguère, — entrer au cloître, et devenir chartreux !

CATHERINE, tremblante.

Puisque je veux partir, calmez-vous...

RACINE, avec émotion.

Pauvre femme, Il fallait vous comprendre et respirer votre âme, Et deviner l'ardeur avec la pureté ; Je la touche à présent, — j'en ai démérité. Vous êtes bonne, vous...

CATHERINE

Hélas ! non. Je vous aime.

RACINE

Vous m'aimez ! Et moi, moi, cruel, à l'instant même, Je viens de le briser, ce cœur endolori ! Vous avez écouté sans un mot, sans un cri ; Clément, et choisissant la plus sûre des armes, Vous m'avez seulement accusé par vos larmes ; Mais je vous ai perdue en tuant votre paix, Et vous ne pouvez plus me pardonner jamais.

CATHERINE, avec une ardeur contenue, croissant à chaque mot.

Il est vrai, trop longtemps, sans relâche, sans trêve, Seule à seul avec Dieu, j'ai pleuré sur mon rêve,

BEAUTÉ D'ÉTALAGE



Madame Cataracte. — Encore une de ces blagues d'un artiste toqué qui voulait faire le portrait d'une jolie femme ! Ça ne tombe sur les nerfs.

Lui. — Mais, Javotte, ça se voit tous les jours. Tiens, moi-même, avant-hier, un photographe m'a offert cinquante sous pour avoir mon portrait.

J'ai baissé mes regards, j'ai fait taire ma voix... Mais je te parle enfin, mais enfin tu ne vois ! Je viens, sans en rougir, t'avouer mes pensées, Je garde tes deux mains entre mes mains pressées, J'ose mettre mon front tout à côté du tien, J'espère en ton amour, et je te dis le mien ; Je sens, au frêle espoir d'être seule aimée, Mon âme tressaillir, éperdue et charmée, Je voudrais, ayant tout, pouvoir tout te donner : Ne me demande plus si je suis pardonné !

RACINE, la prenant dans ses bras.

Oh ! que nous allons être heureux, dis ?

CATHERINE, avec une douce malice.

Je le pense.

Mais, vous savez, il faut mériter ma clémence :

Il faut — ne prenez pas ces airs désespérés — S'entendre et convenir,

(Racine la regarde avec étonnement, Catherine continue, en l'attirant près de la table, et en lui montrant les papiers.)

oui, que vous écrirez,

Vous l'oudez trop longtemps ce qui me rend si fière !

Reprenez votre veuve et votre ardeur première,

Et qu'un nouveau chef-d'œuvre,

(Elle designe le front de Racine.)

— il est là, je le sens, —

Démoi fasse pâlir les hommes frémissants !

RACINE, tendrement.

Tu le veux ? On ne peut vous refuser, madame :

J'y consens... Mais ton her encore au soubre'drame

Des amours, des tourments et des crimes humains,

Porter l'angoisse au cœur, avoir du sang aux mains,

Je ne puis, non vraiment, je ne puis plus le faire !

Que m'importe la gloire, à présent ?

(Elle veut protester, il l'embrasse.)

Je préfère,

Puisque j'ai ton amour et te tiendrai ma foi.

Ecrire, désormais, des vers purs comme toi.

IL N'Y A PAS DE LOI



Trumeau. — Comme tu es changé ! Viens-tu de camper ?

Brumeau. — C'est la première fois que je sors depuis trois mois.

Trumeau. — Comment ! Tu as été malade ?

Brumeau. — Non. C'est le juge qui a pris la parole de l'homme de police contre la mitenne.

Je ne chanterai plus ni *Phèdre*, ni *Fivresse* Des guerriers enlacés par une enchantresse, Ni ces héros païens, ni ces tragiques dieux ; Mes vers ressembleront au calme de tes yeux.

J'y ressusciterai ces figures bibliques, Si nobles d'énergie ou si mélancoliques ;

La vierge y marchera sous ses voiles de lin ;

J'y mettrai le vieillard, l'aïeule, l'orphelin,

Et Dieu surtout, ce Dieu jaloux, mais tutélaire,

Qui fit monter l'amour plus haut que la colère.

Et quand j'aurai pour toi — puisqu'il te plaît ainsi —

Longtemps rêvé, tenté mon œuvre, réussi,

Lorsqu'enfin, rachetant une heure de folie,

J'aurai fait naître Esther et mourir Athalie,

Ce crime d'un moment, par ma tâche expié,

Tu l'auras oublié ? Tout à fait oublié ?

Tu me pardonneras, si l'œuvre est simple et belle ?

CATHERINE

Je l'aime ?

RACINE

Eh bien, dis ?

CATHERINE, souriant, un doigt sur la bouche.

Chut !... C'est ton fils qui t'appelle.

(Ils se dirigent, enlacés, vers la chambre de l'enfant.)

CHARLES FUSTER et NOËL BAZAN.

C'EST LE MAUVAIS QUI EST MORT

A la mort de Myrbeer, son neveu Jacques Beer composa une marche funèbre qui devait être jouée aux funérailles de l'oncle. Ayant demandé au grand *maestro* Rossini ce qu'il en pensait, celui-ci répondit :

— Pas trop mal ; mais il eût mieux valu que vous fussiez mort et que votre oncle composât la marche.